

désespoir apparent, la chose ne parut pas très claire à Joseph Furetal.

Les Banyais lui montrèrent pourtant les buissons froissés par le passage du lion entraînant sa proie, et les traces de sang que le corps du malheureux Banyais était censé avoir laissées à terre et sur les branches.

Joseph ne pouvait ni s'expliquer à lui-même, ni surtout communiquer aux Banyais les diverses remarques qui le faisaient douter de la véracité de leur récit, mais tout cela lui paraissait suspect.

Comme il ne lui aurait servi à rien de manifester aux sauvages des soupçons qui n'auraient abouti qu'à les mettre sur leurs gardes, Joseph fit semblant d'être leur dupe. Seulement, il se promit de redoubler de surveillance.

La journée et la nuit suivante se passèrent pourtant sans accident.

Dans la soirée du second jour, un des Banyais se détacha sous prétexte d'aller chercher du bois mort pour allumer le feu. Il resta assez longtemps absent. Après le souper, les voyageurs se partagèrent comme d'habitude les quarts de la nuit. Le pauvre Joseph, qui avait veillé les deux nuits précédentes presque tout entières, ne put, cette fois, résister au sommeil.

Une heure après, un des Banyais s'approcha de lui avec des précautions infinies et s'assura qu'il dormait. Il alla aussitôt vérifier de la même façon le sommeil des autres voyageurs. Quand il fut bien certain de son affaire, le Banyais imita le cri d'un oiseau de nuit. Un cri semblable lui répondit. Bientôt une douzaine de sauvages arrivèrent en rampant et cernèrent les trois Européens. A leur tête marchait ou plutôt rampait le Banyais qu'on prétendait avoir été dévoré par les lions. Malgré leur nombre et malgré le sommeil de leurs ennemis, les Banyais ne paraissaient pas trop rassurés.

Ils voulaient avant tout s'emparer des armes des blancs. Quoique Joseph fût le plus faible des trois Européens, c'était lui qu'on redoutait le plus; aussi quatre Banyais se dirigeaient-ils vers lui pour le surprendre.

Au moment où l'un d'eux cherchait à tirer à lui le fusil sur lequel reposait la main de Joseph, la secousse réveilla ce dernier. Il se leva d'un bond en poussant un cri d'alarme.

Se voyant découverts, les Banyais se précipitèrent sur les Européens. Quoique pris à l'improviste, ceux-ci se défendirent de leur mieux.

Heureusement pour eux, l'ardeur du pillage mit la division parmi les assaillants.

Laissant à leurs camarades le soin de venir à bout des étrangers, quelques-uns des Banyais s'emparèrent des bagages et se sauvèrent aussitôt. Furieux de cette désertion, les autres sauvages abandonnèrent bien vite leurs ennemis pour courir après leurs amis.

Joseph s'élança après eux. Quoique blessé à la jambe par un coup d'assagaye, Hercule suivit son camarade. Quand à Baptiste, craignant toujours que les sauvages revinssent sur leur pas, il se cacha dans un buisson d'acacias, dont les épines devaient le mettre littéralement à la torture.

Malheureusement pour lui un Banyais à qui Joseph avait tiré un coup de revolver, avait eu tellement peur qu'il s'était laissé tomber comme s'il eût été mort.

Dès que Joseph et Caritaud se furent éloignés à la poursuite de leurs ennemis, le Banyais se releva lentement. Au moment de s'enfuir, il aperçut auprès du buisson la poire à poudre de Baptiste.

Comme il se baissait pour la saisir, Baptiste, effrayé poussa un cri de détresse.

S'il eût couru bravement sur le sauvage, ce dernier aurait certainement pris la fuite; mais lorsque le Banyais vit l'Européen tendre les mains vers lui d'un air suppliant, il en sentit le plus fort. Profitant de la position embarrassée du Français, qui avait mille peines à sortir du milieu des épines longues et acérées de l'acacia, le sauvage lança au malheureux domestique une assagaye qui le blessa mortellement à la poitrine. Baptiste poussa un cri terrible et s'affaissa sur le buisson, dont les branches l'empêchaient de tomber. Le Banyais lui lança une autre assagaye; puis, le voyant hors de se défendre et à demi-mort, il se jeta sur lui et l'acheva.

L'œil et l'oreille au guet pour surveiller le retour des autres Européens, le Banyais se hâta de dépouiller sa victime et s'enfuit, emportant les vêtements et le fusil du malheureux Français.

Pendant ce temps, Hercule et Joseph essayaient inutilement de rejoindre les Banyais. Affaibli par le sang qui coulait de sa blessure, Hercule fut obligé de s'arrêter. Joseph lui-même compris bientôt qu'il perdait son temps.

Il revint sur ses pas, assez inquiet de savoir s'il retrouverait ses deux compagnons dont il ignorait le sort.

Guidé par la lueur du feu, qu'il voyait scintiller à travers le feuillage, Joseph se rapprocha lentement du brasier. Il rencontra bientôt Hercule qui s'était assis sur un tronc d'arbre déraciné, et dont il pensa la blessure de son mieux.

—Et Baptiste, demanda Furetal, qu'est-il devenu ?

Hercule n'en savait pas plus que lui à ce sujet.

—Il se sera caché quelque part, murmura-t-il cependant.

Hercule avait deviné juste.

En arrivant auprès du foyer, les deux Français aperçurent le cadavre de leur compatriote étendu sur le sol.

La flamme vacillante du brasier éclairait de leurs sinistres ce corps défiguré et rendait plus affreux encore ce lugubre spectacle.

Que de fois, par la suite, Hercule et Joseph le revirent dans leurs rêves !

Quoique le caractère de Baptiste ne fût guère de nature à lui créer des amis, il avait si longtemps partagé les périls des deux autres domestiques, que sa mort les affligea profondément.

Malgré leur fatigue et malgré la blessure d'Hercule, Joseph et Caritaud creusèrent une fosse pour leur malheureux camarade, dont ils ne voulurent pas que les bêtes féroces dévorassent le corps. Comme ils manquaient des instruments, ce travail leur prit beaucoup de temps.

Lorsqu'il fut terminé, ils furent obligé de se coucher sur l'herbe et d'y dormir pendant quelques heures.

Profitant des indications qu'il avait obtenues des trois Banyais le premier jour, Joseph parvint à s'orienter relativement à la position du Zambèze. Sachant que les quatre Babimpés qui avaient servi de guides à la petite caravane devaient longer le long du fleuve, Joseph espérait, sinon les rejoindre, du moins retrouver leurs traces. En tout cas, comme Mazila était situé non loin du Zambèze, le meilleur moyen d'y arriver était de suivre les bords de ce fleuve.

Dans ce pays dévorée par la sécheresse, chaque grand fleuve exerce autour de lui une influence si bienfaisante et si puissante qu'on devine sa présence plusieurs milles avant d'en découvrir les rives.